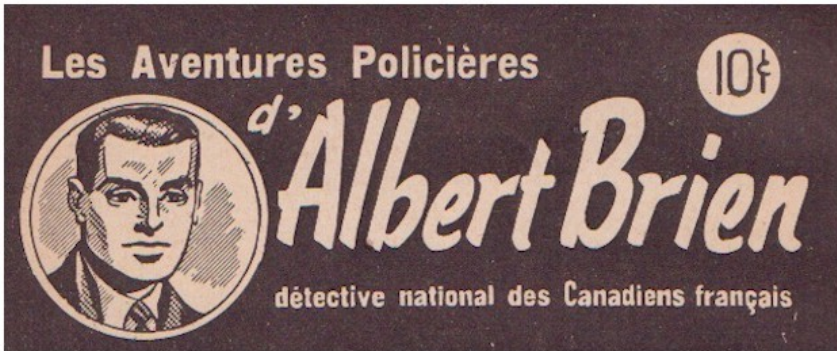


HERCULE VALJEAN

La dernière caricature



BeQ

Hercule Valjean

Les aventures policières
d'Albert Brien # NS-010

La dernière caricature

détective national des Canadiens-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 868 : version 1.0

La dernière caricature

Collection *Albert Brien*

gracieuseté de Jean Layette

<http://editions-police-journal.com/>

I

Il était cinq heures.

Albert Brien, notre détective national, entra chez lui pour souper.

Il ouvrit la porte.

Rosette, sa femme, s'avança.

– Bonjour !

Brien la prit dans ses bras et déposa sur ses lèvres un baiser affectueux.

Puis il se dirigea vers la cuisine.

Sur la table, il trouva le journal du soir.

Il s'assit dans sa chaise berçante et se mit à lire les dernières nouvelles.

Pendant ce temps, Rosette s'affairait à la préparation du repas.

Soudain le détective leva la tête :

- Rosette ?
 - Oui.
 - Rien de spécial aujourd’hui ?
 - Si !
 - Quoi ?
 - Un téléphone.
 - De qui ?
 - Un dénommé Mathieu. Alfred Mathieu. Tu le connais, je crois !
 - Oui, j’ai déjà travaillé pour lui. C’était un longue distance ?
 - Justement. De Beaulac.
 - Oui, Mathieu tient une grosse manufacture de chaussures là-bas. Il en est le président.
- Rosette sourit.
- Je vois que tu le connais.
 - Que veut-il ?
 - Il veut que tu ailles le trouver à son bureau.
 - Quand ? Demain ?

– Non, ce soir !

– Ah !

– Ça m'avait l'air d'être urgent.

– Pour quelle heure ?

– Au moins pour dix heures ! Pas plus tard, a-t-il dit.

– Bon, j'irai !

À six heures, Brien soupa.

Puis il aida sa digne épouse à laver la vaisselle.

Vers huit heures, Brien alla se changer de vêtements.

– Tu vas là-bas ?

– Oui.

– Vas-tu revenir tard ?

– Je ne sais pas... tu comprends !

– Très bien !

Brien continua sa toilette.

À neuf heures, Brien sortit vers la porte arrière.

Il se dirigea vers le garage situé à l'arrière de la maison.

Il ouvrit la porte.

Il monta dans sa nouvelle voiture.

Brien venait, en effet, quelques jours plus tôt, de se porter acquéreur d'une belle automobile dernier modèle.

Il sortit sa voiture du garage.

Puis il retourna dans la maison.

– Rosette ?

– Oui.

– Je pars.

Sa femme vint lui souhaiter bonsoir.

– Si tu vois que je n'arrive pas, couche-toi !

– Bien.

Brien constata qu'il n'avait pas oublié son revolver.

Puis il sortit.

Il monta dans sa voiture.

Quelques secondes plus tard, la belle

automobile disparaissait aux yeux de Rosette.

Albert Brien, sans le savoir, courait vers une nouvelle aventure.

Beaulac était situé à quelques milles seulement de Montréal.

Mais Brien ne faisait pas de vitesse avec son nouveau char.

Il attendait d'avoir fait plus de millage.

À dix heures moins quart, la voiture du détective s'arrêtait devant la porte de la manufacture de Mathieu.

Brien sonna.

Le gardien de nuit vint lui répondre.

– Monsieur ?

– Je suis Albert Brien.

– Le détective ?

– Oui.

– Monsieur Mathieu vous attend.

– Très bien !

Brien connaissait déjà l'édifice.

Il entra dans la manufacture.

Il monta au deuxième.

C'est là que se trouvaient les bureaux.

– Attention à la peinture ! cria le gardien. On a peinturé les murs dernièrement et ce n'est pas tout à fait sec.

– Très bien.

Brien ouvrit une porte.

Il se trouvait dans un grand bureau.

À l'autre bout de la pièce, il y avait un bureau plus petit.

Ce bureau était tout vitré.

C'est-à-dire que chaque pan de mur contenait une grande vitre qui permettait au patron de surveiller ses employés tout en travaillant.

Il y avait de la lumière dans le bureau.

Brien aperçut Mathieu assis derrière sa table de travail. Un crayon à la main, il était en train de dessiner.

Le dessin, la caricature surtout, était le passe-

temps favori de l'industriel.

D'ailleurs, il avait beaucoup de talent et réussissait presque tout ce qu'il voulait.

Brien s'approcha de la porte.

Sans frapper, il l'ouvrit.

Il fit quelques pas à l'intérieur du bureau.

Au même moment, il sentit un coup terrible derrière sa tête.

Une série de chandelles se présentèrent à ses yeux.

Il sentit ses forces l'abandonner.

Il essaya de se retenir mais ne le put et tomba sur le plancher.

Il venait d'être bel et bien assommé.

Alfred Mathieu a-t-il fait venir Brien expressément pour l'assommer ?

Et qui donc se trouvait derrière la porte ?

II

Brien sembla sortir d'un rêve.

Il ouvrit lentement les yeux.

Il regarda autour de lui.

Il essayait de se souvenir.

– Où suis-je ?

Mais, peu à peu, les faits revenaient à sa mémoire.

Brien se leva.

Il se sentait encore tout étourdi.

Combien de temps s'était-il écoulé entre l'attaque et le moment où il venait de s'éveiller ?

Soudain Brien se rappela.

– Il était dix heures moins quart lorsque je suis arrivé !

C'était juste.

– Aiors il regarda sa montre.

– Dix heures et dix.

Il calcula donc que presque un quart d’heure avait dû s’écouler depuis le moment de l’attaque.

Brien s’approcha de la table de travail de Mathieu.

Il regarda la caricature sur la table.

C’était celle d’un homme que Brien n’avait jamais vu !

Le détective se mit à fouiller la pièce.

Soudain, sur le bureau, parmi d’autres papiers, une feuille attira son attention.

C’était une note écrite au crayon :

– Monsieur Mathieu, il me faut ce soir, à dix heures, \$10,000.00. Soyez à votre bureau. N’avertissez pas la police !

Brien relut la note :

– Tiens, tiens... curieux !

Puis il songea :

– Comment le ravisseur a-t-il pu savoir que je

viendrais ?

Brien continua son inspection.

Près de la porte, il trouva un autre billet :

– Pour ravoir monsieur Mathieu, il vous en coûtera trente mille dollars. Ayez l’argent prêt.

C’était tout.

Brien ramassa la note.

Puis il sortit de la pièce.

Il descendit vivement l’escalier.

En bas, le gardien de nuit était là.

– Y a-t-il quelqu’un qui est descendu ?...
Monsieur Mathieu ?

– Non, mais il peut être passé par l’arrière !

– Ah !

– Il y a un escalier...

Soudain le gardien fronça les sourcils.

– Que se passe-t-il ?

– Rien, rien, dit Brien.

Avant de sortir, Brien demanda :

– Monsieur Mathieu demeure toujours à l’arrière de sa manufacture ?

– Oui, le cottage...

– Très bien, merci !

Brien sortit.

Il se dirigea vers la maison.

Il sonna.

Le butler vint ouvrir.

– Monsieur !

– Police !

Sans rien ajouter, Brien entra.

En passant vis-à-vis un boudoir, il aperçut un homme qu’il avait déjà rencontré.

– Monsieur Brien ! fit l’homme, surpris.

– Oui.

Brien entra dans la pièce.

– Qu’est-ce que vous venez faire ici ?

– Je vais vous le dire !

Il y eut un court silence.

Brien demanda :

– Je vous ai déjà rencontré au bureau de Mathieu, je crois ?

– Justement. Je suis Léon Sylvain, son secrétaire privé.

Soudain Brien fronça les sourcils.

Il venait de se rappeler quelque chose.

Il mit la main dans sa poche.

Il sortit vivement la caricature qu'il avait trouvée sur la table de Mathieu.

Il ne se trompait pas.

La caricature était celle du buttler.

Mais Sylvain reprit :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Monsieur Mathieu vient d'être enlevé !

– Léon bondit :

– Quoi ?

– Oui, enlevé.

– Mais quand ?

– Il y a environ une demi-heure.

Le détective montra le téléphone du doigt.

– Je puis m’en servir ?

– Mais certainement !

Brien signala un numéro.

– Longue distance ! fit une voix.

– Voulez-vous me donner Montréal. A.B. 4729.

– Bien monsieur.

Quelques secondes plus tard, la voix de la téléphoniste disait :

– Montréal, A.B. 4729 ?

– Oui.

– Un instant. Parlez, monsieur !

Brien reprit :

– Monsieur Bélœil est-il là ?

– Un instant, dit une voix de femme.

Théo Bélœil était un détective provincial.

C’est lui qui était en charge de l’escouade

provinciale des homicides.

– Allo ?

– Théo ?

– Oui ?

– Ici Brien.

– Bonsoir Albert !

– Pourrais-tu descendre à Beaulac tout de suite ?

– À Beaulac, mais pourquoi ?

– Il y a eu un enlèvement. Et j'ai bien peur que celui qui fut enlevé ne soit pas revu vivant.

– Pourquoi ça ?

– Parce qu'il doit connaître son agresseur.

Mais qui a été enlevé ?

– Albert Mathieu !

– Ah ! Le manufacturier ?

– Alors j'y vais.

– Rends-toi à la maison de Mathieu, derrière la manufacture.

– Bien.

Brien raccrocha.

Il se tourna vers Sylvain.

– Qui demeure ici ?

– Il y a quatre domestiques, le butler, deux femmes et un homme !

– Ensuite ?

– Monsieur Mathieu et son fils, Paul, et monsieur et madame Lionel Fauteux. Madame Fauteux est la fille de monsieur Mathieu.

– Et vous ?

– Oui, je loue une chambre ici !

Brien ordonna :

– Vous allez réunir tous ceux qui étaient dans la maison ou qui y sont dans le moment.

– Bien.

Sylvain sortit.

Quelques secondes plus tard, quatre domestiques entraient.

Brien sortit à nouveau la caricature de sa

poche.

Il regarda le buttler :

– Votre nom ?

– André D’Avignon.

Il lui tendit la caricature :

– C’est bien votre portrait ?

– Mais... mais oui...

Brien expliqua :

– Il était justement à le dessiner quelques secondes avant l’enlèvement.

Léon Sylvain expliqua :

– C’était une manie de Mathieu. Faire des caricatures. Il s’amusait à faire celle de presque tous les employés.

Brien se tourna vers les autres domestiques.

Il y avait deux femmes.

La plus âgée était la cuisinière.

La plus jeune était la femme de chambre. Elle s’appelait Hélène.

L’autre, Marie.

Le domestique avait pour nom Arthur.

Brien les questionna :

– Ils ne savent rien... personne, se dit-il au bout de quelques secondes.

Puis, se tournant vers Sylvain :

– Vous m’avez dit que monsieur et madame Fauteux étaient ici ?

– Ils demeurent ici. Mais ils sont sortis.

– Où ?

– Au théâtre.

– Eh bien, essayez de les rejoindre !

Sylvain alla au téléphone.

Il appela le cinéma et donna l’ordre qu’on avertisse monsieur et madame Fauteux de revenir immédiatement chez eux.

Brien demanda à nouveau :

– Et le fils ?

– Paul ?

– Oui.

Sylvain haussa les épaules.

– Il doit être encore saoul. Il s’est querellé avec son père ce midi !

– Ah, tiens, tiens. À propos de quoi ?

– À propos d’argent. Il doit de l’argent à un club de cartes. Le club Montfort !

Brien connaissait Jos Montfort, le propriétaire du club. Hélène, la jeune servante, s’écria :

– Vous vous trompez, je crois que Paul est à sa chambre... il n’a rien à faire là-dedans.

Mais le buttler reprit aussitôt :

– C’est vous qui vous vous trompez, Hélène !

Au même moment, on sonna à la porte.

– Allez ouvrir ! ordonna Brien.

Le buttler s’éloigna.

Brien se tourna vers Hélène :

– Conduisez-moi à la chambre de Paul, nous verrons bien ! Ils montèrent l’escalier.

Arrivé à la porte de la chambre, Brien frappa.

Personne ne répondit.

Il ouvrit la porte.

Il n'y avait personne dans la chambre.

Il regarda Hélène.

– Il n'est pas coupable, dit-elle.

Brien sourit :

– Vous l'aimez ?

Elle devint rouge jusqu'aux oreilles.

Brien redescendit.

Bélœil et ses hommes venaient d'arriver.

– Bonsoir Théo !

– Bonsoir Albert !

Brien lui raconta vivement ce qui s'était passé.

Le détective se tourna vers Sylvain qui venait d'entrer.

– Voici le secrétaire privé de monsieur Mathieu. C'est lui qui m'a appris la dette de Paul Mathieu.

– Ah !

Brien glissa à Bélœil :

– Ce me semble être un curieux d'enlèvement.

– Comment cela ?

– Le ravisseur s’est montré à la victime.

– C’est vrai !

Soudain Brien mit la main dans sa poche.

– J’ai trouvé quelque chose sur le bureau.

– Quoi donc ?

– Un dessin que Mathieu était en train de compléter lorsque je suis entré.

Brien tendit la feuille.

Bélœil regarda la caricature :

– Mais c’est le butler !

– Oui.

– Tu l’as interrogé ?

– Non, pas encore. Je n’ai interrogé que les domestiques et monsieur Sylvain.

Il montra le secrétaire du doigt.

Soudain il s’arrêta.

– Monsieur Sylvain ?

– Quoi ?

– Vous avez taché votre habit, dit-il, en montrant comme une plaque humide près de l'estomac sur le côté droit.

– Je sais, dit le secrétaire. C'est mon « lighter » qui a coulé. Ça séchera.

Bélœil se leva.

– Où est le buttler ?

– Je ne sais pas.

Il se tourna vers la cuisinière.

– Marie ?

– Oui.

– Allez chercher d'Avignon.

– Bien monsieur.

La vieille femme sortit.

Brien se retira dans un coin avec Bélœil.

Les deux hommes se mirent à causer.

– Que penses-tu de cette affaire ? demanda le gros Théo.

– Tout d'abord, il faut exclure les domestiques.

- Excepté le buttler.
 - Peut-être.
 - Où étaient les trois domestiques ?
 - Dans la cuisine, en train de jouer aux cartes.
 - Et Sylvain ?
 - Dans le boudoir. Il dit qu’il n’a pas remué de là. Il était ici quand je suis entré.
 - Alors, il ne reste que Paul.
 - Non.
 - Qui alors ?
 - La fille de Mathieu, Jeannine, et son mari, Lionel Fauteux.
 - Où sont-ils ?
 - Au théâtre dans le moment.
 - Alors il faut les exclure.
 - Pas nécessairement. Personne ne pourra dire à quelle heure ils sont entrés au cinéma.
 - C’est vrai.
- Il y eut un silence, puis Bélœil reprit :

– Pour en revenir à Paul, combien devait-il à Montfort ?

– Je ne sais pas ! Peut-être que Fauteux...

Au même moment, il y eut un cri perçant qui se répercuta par toute la maison.

Bélœil et Brien bondirent.

Ils coururent vers l'endroit d'où venait le cri.

Sylvain et les domestiques les suivaient.

Soudain ils virent arriver la cuisinière en courant.

Elle était pâle comme un mort.

– Mon Dieu !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle ouvrit la bouche comme pour parler.

Mais elle tomba dans les bras de Brien.

Le détective fit signe à Arthur.

– Gardez-la.

Arthur la prit.

Brien continua son chemin, accompagné de Bélœil.

Au bout du corridor, il y avait une porte donnant sur la cour.

Les deux hommes y arrivèrent.

Là, tout près du perron, ils aperçurent ce qui avait effrayé la servante.

André d'Avignon, le buttler, était étendu de tout son long.

Un flot de sang coulait d'une blessure à la tête.

Brien se pencha vivement sur lui.

Il était mort !

C'était un second meurtre.

Pourquoi a-t-on tué le buttler ?

Et que veut dire la caricature ?

Est-elle sans signification aucune ?

III

Bélœil regarda Brien.

– Un suspect de parti ! dit-il.

Au même moment, ils entendirent le bruit d'une voiture qui venait de s'arrêter devant la porte.

Les deux hommes firent le tour de la maison.

Ils arrivèrent en avant juste à temps pour voir descendre un homme accompagné d'une jeune femme.

Ils semblaient tous deux énervés.

La jeune femme courut au devant de Bélœil et Brien :

– Qu'est-ce qu'il y a ?... qu'est-ce qui se passe ?

– Qui êtes-vous ? demanda Bélœil.

– Madame Fauteux.

– Ah, c’est vous !

– Oui, j’étais au théâtre avec Lionel lorsqu’on nous a avertis de revenir immédiatement ici.

– Entrons dans la maison.

Ils entrèrent tous à l’intérieur.

Le gros Théo donna des ordres à ses hommes concernant le cadavre de Léon, le butler.

Jeannine s’assit :

– Mon Dieu... dites-moi vite... il est arrivé quelque chose à Paul ?

– Non !

– Pas à papa ?

Brien fit signe que oui.

Elle poussa un cri :

– Il est mort ?

– Non !

Elle sembla mieux respirer.

– Alors... un accident ?

– Il a été enlevé !

Le couple sursauta :

– Enlevé ?

– Parfaitement. Et on réclame une rançon de trente mille dollars !

Jeannine se leva aussitôt :

– Lionel ?

– Oui.

– Il faut faire quelque chose !

– Mais quoi ?...

– L'argent... il faut avoir les trente mille !...

– Mais où les prendre ?

– Mais dans le coffre-fort... dans la voûte..

– Je ne connais pas la combinaison !

Brien demanda :

– Où se trouve la voûte ?

– Dans l'édifice des comptables.

– À la manufacture ?

– Non. Il n'y avait pas assez de place. Monsieur Mathieu a un autre édifice, une maison

d'un seul étage,.

Et il indiqua l'endroit où se trouvait la succursale de la compagnie.

– Qui connaît la combinaison ?

– Mon beau-père et monsieur Sirois, le comptable en chef. Il y eut un long silence.

Bélœil demanda à Sylvain :

– Vous ne la connaissez pas, vous ?

– Non !

Brien reprit à nouveau la parole :

– Monsieur Fauteux ?

– Oui.

– Etiez-vous au courant que Paul devait de l'argent au club Montfort ?

– Hum...

L'homme semblait hésiter.

– Oui, dit-il enfin.

– Combien ?

– Trente mille !

Brien sursauta.

Il devait exactement le même montant que les ravisseurs exigeaient.

Fauteux reprit :

– Il y a autre chose aussi...

– Quoi ?

– Monsieur Mathieu a prêté de l'argent à Montfort. Exactement la même somme.

Brien fronça les sourcils.

– Je suppose que Paul a demandé à son père de régler l'emprunt pour le montant qu'il doit.

C'est Sylvain qui approuva :

– Oui, je les ai entendus parler ce matin. Paul a demandé cela à son père. Mais monsieur Mathieu a répondu :

– Jamais, règle tes dettes de jeu tout seul.

– Alors, vous ne voulez pas me les prêter ?

– Non !

– Vous ne voulez pas donner l'emprunt pour la somme que je dois ?

– Non !

– Très bien, mais je vous préviens, je les trouverai les 30,000. Je m’y prendrai d’une autre façon, mais je les trouverai.

Et Sylvain ajouta :

– C’est tout ce que j’ai entendu.

Brien se leva.

Bélœil lui demanda :

– Où vas-tu ?

– Au club Montfort.

– Pourquoi ?

– Paul doit être là.

– Tu crois ?

– Oui.

– Tu le soupçonnes !

– C’est probablement lui ou Montfort qui ont enlevé monsieur Mathieu pour avoir les 30,000.

– C’est ce que je pense.

Avant de sortir, Brien se retourna :

- Monsieur Fauteux ?
- Oui.
- Rejoignez monsieur Sirois. Il faudrait ouvrir la voûte.
- Mais Sirois est parti à la campagne dans le nord.
- Ça ne fait rien. Il faut ouvrir la voûte pour avoir 30,000 dollars. Dites-lui que la vie de monsieur Mathieu en dépend.
- Je vais essayer.
- Bélœil déclara à son ami :
- Mes hommes vont en finir avec le cadavre du butler et je vais te rejoindre.
- Entendu !
- Brien sortit.
- Il sauta dans sa voiture.
- Il prit le chemin du club Montfort.
- Qu'apprendra le détective ?

*

La voiture s'arrêta devant la porte du club.

Brien connaissait Montfort de nom.

Jos Montfort avait été l'un des maîtres du jeu dans Métropole.

Mais depuis l'avènement de Plante, il avait dû déménager ses quartiers généraux en dehors de la ville.

L'établissement avait l'air d'un simple club.

Les joueurs de cartes se tenaient dans la cave.

Brien entra.

Sans s'arrêter, il se dirigea immédiatement vers l'endroit où il savait se trouver le bureau de Jos Montfort.

Enfin le détective s'arrêta devant une porte.

C'était inscrit « privé ».

Brien ne s'occupa pas de l'inscription.

Il ouvrit la porte.

Il entra.

Un homme, assis derrière un bureau, leva la tête :

– Vous ne savez pas lire !

Soudain il regarda son interlocuteur.

– Mais si ce n'est pas Albert Brien !

– Parfaitement !

L'homme se leva.

Le bandit était poli.

Il offrit un fauteuil à Brien.

– Asseyez-vous, cher monsieur. Ce n'est pas tous les jours que je reçois de la visite comme vous.

– Je n'ai pas de temps à perdre.

– Alors pourquoi êtes-vous ici ?

– Je vais vous le dire.

Il y eut un silence.

Puis Brien demanda :

– Je cherche Paul Mathieu !

– Paul Mathieu ?

– Parfaitement.

– Il n'est pas ici !

Brien sourit :

– Tu mens... il est ici !

– À moins qu'il soit en bas.

– Je ne crois pas. Il est venu te trouver.

– Mais jamais !

Brien était très calme.

– Plus que ça...

– Quoi ?

– Je vais te dire ce qu'il est venu faire.

Brien tenait toujours la main sur son revolver.

– Il est venu te porter de l'argent.

– Vous êtes fou, Brien !

– Non, cette fois, ce n'est plus une farce, vous êtes mêlé à un meurtre, Montfort.

Le tenancier fronça les sourcils.

– Un meurtre ?

– Parfaitement, et peut-être deux !

– Mais je ne comprends pas !
Au même moment, la porte s’ouvrit.
Brien vint pour se retourner.
Mais une voix retentit :
– Pas un geste ou je tire !
Montfort se leva.
– Donnez-moi votre revolver, Brien.
Le détective obéit.
Montfort le mit sur le bureau.
La porte s’ouvrit à nouveau.
Un autre homme de Montfort entra.
Ils s’avancèrent menaçants vers Brien.
Mais le détective leva la main.
– Montfort ?
– Oui.
– Écoute-moi bien.
Montfort fit un signe.
Ses hommes s’arrêtèrent.
Mais ils guettaient le signal.

Si le boss le disait, ils sauteraient sur Brien.

Brien reprit :

– Tu vas peut-être rire !

– Comment cela ?

– Un type comme toi, on aurait dû te pendre il y a longtemps.

Montfort se mit à rire.

– C'est tout ?

– Non, mais la police a peut-être sa chance de le faire aujourd'hui. Tu es mêlé à une affaire de meurtre.

Montfort se mit les deux poings sur les hanches.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de meurtre ?

– Si tu me laisses parler, je vais peut-être t'expliquer...

– Parle.

– Si je suis venu ici, ce n'est pas pour te tirer d'embarras, non ! Mais tout en faisant ce que je

dois faire, je vais me trouver en même temps à t'innocenter.

Montfort fronça les sourcils.

– Je ne vois pas ce que je viens faire avec ce meurtre.

– Eh bien, moi, je vais te le dire !

Tous maintenant écoutaient Brien.

Le détective reprit.

– Monsieur Alfred Mathieu est disparu. Plus que ça, je crois qu'on l'a assassiné !

Montfort se leva :

– Quoi ?

– Et ce n'est pas tout. Savez-vous quelle rançon l'on demandait ?

– Non !

– \$30,000.

Montfort siffla.

– C'est toute une somme.

Brien approuva.

Puis il demanda :

– \$30,000, ça ne vous rappelle pas quelque chose ?

Montfort prit un air innocent :

– Mon Dieu, non.

– Eh bien, vous avez la mémoire courte.

– Comment cela ?

– Vous deviez de l’argent pour un emprunt à Mathieu.

– Oui.

– Combien ?

Montfort rougit :

– \$30,000, mais si vous...

Brien ne le laissa pas continuer :

– Paul Mathieu vous devait de l’argent ?

– Non.

– Si, ne mentez pas, aidez-moi plutôt.

– Oui, il a perdu un peu...

– Combien ?

– Je ne sais pas au juste...

– Vous le savez, \$30,000.

Montfort ne répondit pas.

Brien reprit :

– Voici ce qui est plus grave. Je ne crois pas que ce soit ni vous ni Paul qui soyez derrière cette affaire.

– Ah !

– Pourtant, le meurtrier fait tout pour faire tomber les soupçons sur Paul. Écoutez bien, Montfort. Vous voulez vous libérer de votre emprunt ?

– Oui.

– Il y a neuf chances sur dix que Mathieu soit mort. Si vous ne parlez pas, Paul sera condamné. Si vous me dites ce que vous savez, Paul sera libéré et le meurtrier arrêté.

– Où voulez-vous en venir ?

– À ceci. C'est Paul et sa sœur qui sont les héritiers... vous voyez... vous sauverez vos trente mille,

Brien réussira-t-il à délier la langue du
gambler ?

Montfort parlera-t-il ?

Sait-il quelque chose ?

IV

L'un des hommes de Montfort s'écria :

– Ne vous laissez pas prendre, chef, il veut vous faire parler et ensuite...

– Tais-toi.

Montfort se mit à marcher de long en large.

Brien lui dit :

– Tu fais mieux de faire vite.

– Pourquoi ?

– Tu connais Théo Bélœil ?

– Oui.

– Eh bien il s'en vient ici pour t'interroger. Ce n'est pas du tout les mêmes procédés. Il t'arrêtera sans doute.

Montfort s'arrêta net.

– Ce n'est pas un truc ?

– Tu ne connais pas Albert Brien ?

Montfort fit signe que oui.

– Je sais qu’ordinairement, tu joues franc jeu.

Il y eut un long silence, pesant.

Soudain, Montfort s’approcha de ses hommes :

– Sortez !...

– Mais chef...

– Sortez, laissez-moi seul avec Brien.

– Bien.

Ils obéirent.

Ils se dirigèrent vers la porte.

Mais ils maugréaient.

Brien se dit :

– Pour moi, ils ne s’éloigneront pas beaucoup.

Ils sortirent.

Ils refermèrent la porte derrière eux.

Montfort s’avança lentement.

Il alla jusqu’à son bureau.

Là, il tendit la main.
Il prit le revolver de Brien.
Il le regarda quelques secondes.
Il se demandait quoi faire.
Il regarda longtemps le barillet.
Soudain il se décida.
Il dit :
– Tu es honnête. Tu veux jouer franc jeu...
Il prit l'arme et la tendit :
– Reprends ton revolver, je te fais confiance.
Brien le prit.
Il se leva.
Il mit l'arme dans sa poche.
Montfort sourit.
– Je m'attendais à cela.
Brien se rassit.
Il y eut un lourd silence entre les deux hommes.
Montfort alla prendre place à son tour derrière

son bureau.

Tous les deux étaient face à face.

Brien commença :

– Où est Paul Mathieu ?

Montfort soupira violemment :

– Ici.

– Je m'en doutais. Où l'as-tu mis ?

– Dans une chambre.

– Il est en sûreté ?

– Ne craignez rien, Brien. Il est en sûreté.

– Pourquoi l'as-tu enfermé ?

– Il n'est pas enfermé.

– Alors ?

– Il dort.

– Il dort !

– Oui.

Montfort expliqua :

– Il est arrivé ici saoul.

– Saoul ?

- Il ne pouvait se tenir debout.
- Qui l’a emmené ici ?
- Je ne sais pas. C’est mon gardien à la porte qui l’a ramassé dans l’escalier.

Il y eut un silence.

Puis Brien demanda :

- Crois-tu qu’il ait pu venir ici seul ?

– Hum...

Il hésita :

- Non, je ne crois pas.
- Tu penses que quelqu’un l’a poussé dans la porte ?
- C’est mon idée.

Brien se leva.

- Maintenant Montfort, sois franc.
- Je le suis.
- Il avait quelque chose avec lui ?
- Oui.
- De l’argent n’est-ce pas ?

- Justement.
- Combien ?
- Trente mille !
- Tu as l’argent ?
- Oui.
- Je ne veux point te l’enlever, mais puis-je le voir ?

Il y eut un nouveau silence.

Qu’allait répondre Montfort ?

Il se leva :

– Je vais te le montrer.

Il se dirigea vers un coffre-fort qui se trouvait au fond de la pièce.

Il se mit à faire jouer les boutons.

Enfin il s’arrêta.

Il tira sur la lourde porte.

La porte s’ouvrit.

Montfort plongea la main à l’intérieur.

Il sortit un paquet.

Brien le regardait en silence.
Il mit le paquet sur le bureau.
– C’est ça.
Brien demanda :
– Ouvre-le.
Montfort obéit.
Il brisa la ficelle.
Il ouvrit le paquet.
C’étaient tous des billets de banque.
Ces billets étaient attachés par paquets de cent.
– Je commence à comprendre, dit Brien.
Il se leva.
Au même moment, on frappa à la porte.
Montfort jeta un coup d’œil à Brien.
– Entrez, cria-t-il.
La porte s’ouvrit.
Bélœil et ses deux hommes entrèrent.
En voyant Brien, Bélœil soupira :
– Ouf, tu es vivant ?

– Pourquoi pas ?

– J’ai eu peur. On ne voulait pas me laisser entrer.

– Ah !

– Il m’a fallu forcer la porte d’entrée.

Montfort murmura :

– Les imbéciles.

Brien se tourna vers Théo.

– Je repars tout de suite.

– Où vas-tu ?

– Au bureau des comptables de la manufacture.

– Pourquoi ?

Brien haussa les épaules :

– Pourquoi ?

Il se tourna vers Montfort.

– Demande-lui.

Et sans attendre aucune réponse, Brien sortit.

Bélœil resta hébété.

Il regarda Montfort.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Je l'ignore !

Bélœil s'approcha du bureau.

Il regarda l'argent.

– D'où cela vient-il ?

– C'est à moi. J'ai le droit d'avoir de l'argent.

Théo fronça les sourcils.

– Montfort, ne mens pas.

– Je ne mens pas. C'est à moi. Brien n'a rien dit, lui !

Bélœil se mit à le questionner.

– Qu'est-ce qu'Albert est venu faire ici ?

– Demandez-le-lui !

– Répondez-moi !

– Je n'ai pas d'affaire à dévoiler les secrets du détective. Lui au moins, c'est quelqu'un.

Bélœil devint rouge.

– Que veux-tu dire ?

– Cherchez-le !

Théo se tourna brusquement vers ses hommes :

– Nous ne sommes pas pour perdre notre temps ici. Emmenez-le.

– Mais vous ne pouvez m’arrêter comme ça ?

– Certainement.

– Vous avez un mandat ?

– En blanc, oui.

– Mais sous quel chef m’arrêtez-vous ?

– Comme témoin important.

– Témoin à quoi ?

– Au meurtre commis par Paul Mathieu.

Montfort se mit à rire.

– Qu’est-ce que vous avez à rire ?

– Bélœil, vous êtes un imbécile !

– Hein...

– Ou bien Brien est fou ?

Rouge de colère, Théo cria :

– Je ne vous demande pas votre opinion.

Il y eut un silence.

Plus calme, le chef de l'escouade provinciale des homicides reprit :

– Pourquoi dites-vous cela, Montfort ?

– Parce que Brien me disait avant que vous n'entriez que Paul était innocent !

– Ah !

Mais Bélœil se ressaisit :

– Il ne s'agit pas de ça !

Il se tourna vers ses hommes.

– Emmenez-le.

– Bien chef.

Montfort était tout souriant.

Il ne protestait pas.

Il avait confiance en Brien.

Il savait que l'as des détectives découvrirait la vérité.

Pourquoi Brien s'est-il rendu à l'édifice des comptables ?

Croit-il y trouver quelque chose ?

Bélœil commet-il une erreur en emmenant le
gambler ?

V

En sortant du club Montfort, Brien avait sauté dans sa voiture.

Il s'assit au volant.

Il mit le moteur en marche.

Bientôt la voiture se mit à rouler.

Il s'était fait expliquer l'endroit exact où se trouvait le bureau.

Il n'eut donc aucune difficulté à s'y rendre.

Lorsqu'il arriva devant la bâtisse, il la dépassa un peu.

Il n'alla s'arrêter que quelques pieds plus loin.

Il sortit de sa voiture.

Lentement, il revint vers le petit édifice d'un étage.

Brien s'approcha de la porte.

Il tourna la poignée.

À sa grande stupéfaction, la porte s'ouvrit.

Brien recula aussitôt de quelques pieds.

Il sortit son revolver.

Puis il entra à l'intérieur.

Il se posait plusieurs questions :

– Pourquoi la porte était-elle ouverte ?

– Où était le gardien de nuit ?

– Il y avait peut-être quelqu'un en dedans.

Brien marcha lentement.

Sur le bout des pieds.

Il évitait de faire du bruit.

Soudain, il s'arrêta net.

Il venait de voir une ombre au bout du corridor.

Brien s'accota à la muraille.

Il était temps.

Une balle siffla à ses oreilles.

Brien tira à son tour.

Soudain, il aperçut l'homme.

Il était étendu par terre.

Brien s'avança :

– Un geste et je vous tue !

L'homme murmura :

– Albert Brien.

Brien le reconnut :

– Monsieur Fauteux !

Lionel Fauteux répéta :

– Albert Brien.

– Mais oui, c'est moi. Je vous ai touché ?

– Non.

– Alors ?

– C'est l'autre...

– L'autre... quel autre ?...

– Je ne sais pas.

Brien l'aida à se relever.

Fauteux se frottait la tête :

– Il m'a frappé sur la tête.

– Mais qui ?

– Je ne sais pas !

Brien réfléchit :

– Qu'est-ce que vous veniez faire ici ?

Fauteux ne répondit pas.

Brien reprit :

– Vous veniez ouvrir le coffre ?

– Oui.

– Ainsi, vous connaissiez la combinaison ?

– Non, non, j'ai téléphoné à monsieur Sirois...

Fauteux semblait énervé :

– Je l'avais écrite sur une feuille.

– Quoi ?

– La combinaison... celui qui m'a frappé s'est sauvé avec la feuille.

– Pourquoi avez-vous tiré sur moi ?

– J'ai repris connaissance, j'ai vu votre ombre et j'ai pensé que vous étiez mon agresseur.

Il y eut un silence.

Fauteux déclara :

- J’essaie de me rappeler la formule.
- Vous l’avez lue ?
- Plusieurs fois !
- Où se trouve le coffre-fort ?
- Venez, suivez-moi.

Fauteux ajouta :

- Le meurtrier est peut-être encore ici ?
- Non, si le meurtrier était ici tout à l’heure, il a dû fuir.

Fauteux regarda le détective :

- Pourquoi dites-vous si ?

Brien ne répondit pas.

Le gendre de Mathieu reprit :

- Monsieur Brien, je ne suis pas coupable... je vous le jure.
- Je ne vous accuse pas !

Il lui fit signe :

- Venez au coffre-fort.

– Bien.

Lionel partit.

Brien le suivait.

Il tenait toujours son revolver dans sa main.

Il avait allumé sa lampe de poche.

Ils allèrent jusqu’au bout du corridor.

Là, Fauteux ouvrit une porte.

Il se tourna vers Brien :

– Je puis faire de la lumière ?

– Oui, allumez.

Il tendit le bras.

Il atteignit le commutateur.

Il tourna.

La lumière jaillit dans la pièce.

Dans le coin droit se trouvait un énorme coffre-fort.

C’était même plutôt une voûte.

– Allez-y, ordonna Brien.

Lionel Fauteux s’approcha.

Il y avait deux roues.

– Je vais essayer de me rappeler.

Il s’attaqua à la plus grande.

Il donna plusieurs tours.

Enfin il la laissa :

– Eh bien ? demanda Brien.

– Je crois que je l’ai.

– Il reste la petite ?

– Oui.

Il reprit son travail.

Il tournait.

Un demi-tour à droite.

Puis un autre tour mais cette fois vers la gauche.

Brien le regardait agir en silence.

Soudain il murmura :

– Vous avez une bonne mémoire, Fauteux !

Lionel pâlit.

– Pourquoi mentir ?

– Hein ?

– Vous connaissez le secret de la combinaison. Pourquoi ne pas l’avoir dit ? Pourquoi ne pas dire toute la vérité.

Fauteux se retourna brusquement.

– Je suis innocent, je vous le jure... mais je ne pouvais parler. Je n’étais pas supposé connaître le secret de la combinaison.

– Je sais ! Continuez !

Il reprit son travail.

– Ça y est, dit-il.

– Vous l’avez ?

– Je le crois. Vous n’avez qu’à tirer.

Brien s’approcha de la grosse poignée.

Il tira.

La lourde porte s’ouvrit.

Brien eut juste le temps de s’enlever de devant la porte.

Deux corps tombèrent.

Fauteux cria :

– Mon beau-père...

Brien ajouta :

– Et le gardien de nuit...

Il se pencha sur les deux hommes :

– Nous ne pouvons plus rien faire pour eux.

Alfred Mathieu est donc mort.

De plus, l'assassin a dû tuer le gardien de nuit.

Il y a maintenant trois meurtres.

Mais qui donc tue ainsi ?

Et pourquoi ?

Fauteux est-il vraiment l'assassin ?

VI

Brien entra dans la voûte.

Soudain, il se pencha.

Il ramassa une feuille.

Il la regarda.

Il sourit.

– C’est bien ce que je pensais.

Il plia la feuille et la mit dans sa poche.

Puis il se tourna vers Fauteux.

– Nous n’avons plus rien à faire ici.

– Mais les corps.

– Nous allons les laisser.

– Où allons-nous ?

– Venez.

Les deux hommes se dirigèrent vers la sortie.

Brien demanda :

– Vous avez la clef de l’édifice ?

– Oui.

– Fermez la porte.

Fauteux obéit.

Rendu dans l’automobile, Brien daigna répondre à sa question.

– Nous allons tout d’abord au club Montfort.

– Bon.

Sans dire un mot, Lionel s’assit près de Brien.

La voiture s’éloigna dans la nuit.

*

Bélœil était revenu à la demeure de Mathieu en compagnie de Jos Montfort.

Il réunit tout le monde dans le grand salon.

Bélœil croyait deviner seul la vérité.

Il allait les questionner.

Il s’adressa à madame Fauteux.

– Où est votre mari ?

– Il est sorti.

– Pour où ?

– Pour avoir l'argent de la rançon.

Bélœil se gratta la tête.

Puis il se tourna vers Sylvain.

– Monsieur Sylvain ?

– Oui.

– Vous connaissez monsieur ?

Il désignait Montfort du doigt.

– Oui, c'est Jos Montfort, répondit le secrétaire privé de Mathieu.

– Paul Mathieu lui devait de l'argent, n'est-ce pas ?

– Oui, trente mille.

Bélœil se tourna vers Jos.

– C'est vrai ?

Montfort sourit :

– Je regrette, mais je ne suis pas en cour. Je ne

suis pas obligé de répondre.

Théo ragea.

Mais il reprit en se tournant vers Sylvain :

– Vous êtes au courant des affaires de la manufacture ?

– Oui.

– Monsieur Montfort devait de l’argent, n’est-ce pas ?

– Oui, trente mille.

Bélœil se frotta les mains.

– L’affaire est simple.

Il regarda Montfort.

– Vous êtes un assassin !

– Moi ?

– Parfaitement. Et cette fois, nous vous tenons !

– Ah !

– Ce n’est peut-être pas vous qui avez tué, c’est Paul Mathieu. Mais c’est vous qui l’avez forcé.

– Vous avez des preuves ?

– Nous en aurons aussitôt que Paul Mathieu sera retrouvé. Il parlera.

Bélœil riait maintenant.

– Vous voyez, Montfort... la police est plus intelligente que vous ne croyez. Et une autre chose.

– Quoi ?

– Je ne serais pas surpris que Brien nous arrive avec une preuve. Lui aussi peut avoir deviné la vérité. Oh, peut-être pas aussi facilement que moi, mais il peut l'avoir trouvée !

Bélœil s'était rengorgé !

Montfort partit d'un éclat de rire retentissant.

– Mais quoi encore ?

– Bélœil... vous êtes un imécile... vous êtes très drôle... vous devriez devenir comédien !

Tous les autres regardaient Montfort.

Cette fois cependant, le gros Théo conservait son calme.

Il se tourna vers l'un de ses hommes :

– J'ai frappé juste, vous voyez, ce rire... c'est de la nervosité. N'aie pas peur, Théo Bélœil connaît son affaire !

*

Brien et Fauteux étaient dans l'automobile qui filait vers le club Montfort.

Brien arrêta la voiture juste devant le club.

– Attendez-moi. ici, lança-t-il à Fauteux.

– Bien, monsieur Brien.

Brien ouvrit la portière.

Il sortit.

Il courut vers la porte du club.

– Le patron est là ? demanda-t-il au portier.

– Non, répondit ce dernier sourdement.

– Mais où est-il ?

– La police l'a arrêté.

Brien rugit :

– Théo Bélœil ! L'imbécile !

Puis se tournant vers le portier :

– Qui est en charge ?

– Personne.

– Mais quand le patron n'y est pas ?

– On prend tous ses intérêts !

Deux autres hommes s'étaient approchés.

C'étaient les deux hommes qui étaient dans le bureau de Montfort tout à l'heure.

Brien les attira à l'écart.

– Écoutez !

Mais tout de suite, l'un d'eux les interrompit.

– Nous n'avons pas à vous écouter. Où est le patron ?

– C'est ce que je viens de demander. J'ai appris que l'imbécile de Bélœil l'avait arrêté pour meurtre.

– C'est vous qui avez monté l'affaire.

– C'est faux. Plus que ça, je possède

maintenant la preuve de l'innocence de votre patron.

– La preuve ?... quelle preuve ?

– Je connais le véritable meurtrier. Maintenant tout le monde est rendu chez Mathieu excepté une personne qui est ici, Paul Mathieu !

– Paul Mathieu !

Les trois hommes nièrent.

– Connais pas.

– Personne de ce nom...

Brien les interrompit :

– Inutile de mentir. Je sais que Mathieu est ici !

– Ah !

– Le patron me l'a avoué. Il m'a tout dit. Les trente mille lancés dans l'escalier en même temps que Mathieu... etc...

– Il a tout dit ?

– Oui. Maintenant il me faut Mathieu absolument. Chaque seconde qui s'écoule nuit à

votre patron.

L'un des hommes déclara :

– Nous ne vous remettrons jamais Paul Mathieu.

Brien sourit :

– Très bien messieurs.

Il les salua :

– Au revoir.

L'un d'eux bégaya :

– Où allez-vous ?

– Je m'en retourne chez moi... à Montréal.

– Mais le patron ?

– Il se débrouillera avec la police. J'espère bien qu'il s'en tirera. Mais c'est peu probable. Ils ont trop de preuves de circonstance.

Brien se dirigea vers la porte.

– Dire que par votre faute, un meurtrier va demeurer au large, et que votre patron sera pendu. Mais que voulez-vous ?... Je vous demande poliment de me remettre Mathieu parce

que je veux rendre service à Montfort. Vous refusez. Je ne suis tout de même pas pour me battre afin de rendre service à quelqu'un. Alors au revoir !

Il ouvrit la porte.

Il vint pour sortir.

Mais une voix le rappela :

– Attendez !

– Quoi ?

– Si nous vous remettons Paul Mathieu, quelle garantie nous donnez-vous ?

– Ma parole !

– Votre parole... mais quoi encore ?

– Je vous promets que, dans vingt minutes tout au plus, votre patron sera de retour.

Les trois hommes se consultèrent.

L'un des trois s'avança :

– Très bien, monsieur Brien, nous acceptons. Mais gare à vous !

– Comment ça ?

– Nous allons vous suivre en automobile. Nous arrêterons dehors. Là nous attendrons une vingtaine de minutes. Si dans vingt minutes, le patron ne sort pas, nous entrons tous, mitrailleuse à la main. Et gare à vous surtout. Nous ne serons pas que trois !

Brien sourit :

– Je n’ai pas peur du tout, messieurs. Je suis trop sûr de mon affaire.

Il regarda sa montre :

– Mais nous perdons du temps.

– Vous avez raison.

Un autre ajouta :

– Suivez-nous !

Ils se dirigèrent vers le fond du corridor.

Là, ils montèrent un escalier.

Brien tenait toujours la main sur son revolver.

Un des hommes ouvrit une porte.

– Il est couché là. Allez le chercher.

– Emmenez-le, ordonna Brien.

L'homme sourit :

– Vous avez peur qu'on vous joue quelques tours.

– Non ! Emmenez-le !

L'homme entra dans la chambre.

On l'entendit crier :

– Hé Mathieu... Mathieu !

Quelques secondes plus tard, Paul Mathieu sortait de la chambre.

Les yeux boursoufflés, les cheveux dans le visage, puant l'alcool, il avait encore peine à se tenir debout.

– Venez, dit Brien.

Ils redescendirent l'escalier.

Enfin ils arrivèrent dehors.

Le grand air de la nuit sembla ravigoter Paul.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

– Vous allez le savoir dans quelques minutes.

Il s'approcha de la voiture.

– Montez.

Il ouvrit la porte.

Paul Mathieu s'assit à l'arrière.

Fauteux le regarda, surpris :

– Mais c'est Paul !

– Oui, dit Brien.

Il vint reprendre sa place à la roue.

Il regarda dans son rétroviseur.

Derrière lui, une autre automobile.

Il devait y avoir à l'intérieur six ou sept hommes.

Brien mit le moteur de sa voiture en marche.

Les deux voitures s'ébranlèrent à la suite l'une de l'autre.

*

Bélœil fit signe à deux de ses hommes.

Ils s'approchèrent de Montfort.

Bélœil s'assit en face du gambler.

- Vous avouez connaître Paul Mathieu ?
- Je le connais.
- Il vous doit de l’argent ?
- Oui.
- Il est allé vous rendre visite ce soir ?
- Non.
- Si, nous avons des preuves. Vous avez caché Paul Mathieu.
- Vous faites erreur, il n’est pas venu.
- Je le sais, ne mentez pas. Où est Paul Mathieu ?

Montfort sourit :

- Je ne sais pas.

Bélœil fronça les sourcils.

- Prenez garde, Montfort, nous pouvons vous forcer à parler.

Montfort demeurait calme quand même.

- Où est Paul Mathieu ?
- Je ne sais pas.

– Vous persistez dans votre réponse ?

– Oui.

Bélœil se leva :

– Pour la dernière fois, allez-vous me dire, oui ou non. où se trouve Paul Mathieu ?

Montfort vint pour ouvrir la bouche.

Mais, au même moment, la porte s’ouvrit.

Tous se retournèrent.

Une voix venait de prononcer :

– Paul Mathieu, c’est moi !

Le jeune Mathieu entra, suivi de Brien et de Fauteux. Madame Fauteux se précipita vers son mari, en apercevant une blessure à la tête :

– Mon chéri !

– Ce n’est rien...

– Et papa... l’argent...

– C’est fini.

Bélœil ne pouvait rien dire.

Il avait peur d’avoir fait fausse route.

Il demanda à Albert :

– Où l’as-tu trouvé ?

– Je vais tout vous raconter.

Il regarda autour de lui.

Il y avait, dans l’appartement, Léon Sylvain, monsieur et madame Fauteux, Montfort, Paul Mathieu et les hommes de Bélœil.

Brien demanda :

– Où sont les domestiques ?

– Je puis aller les chercher !

Jeannine s’éloigna.

Elle revint, accompagnée des deux domestiques.

Hélène et Arthur.

La jeune fille de chambre, en apercevant Paul, tressaillit de tout son être.

Brien demanda :

– Où est Marie ?

– Elle dort dans sa chambre. Depuis qu’elle a trouvé André, elle ne se sent pas très bien.

– Ne la dérangez pas.

Brien les fit tous asseoir.

Puis il commença :

– Il y a eu trois meurtres !

– Trois ?

– Parfaitement.

– Mais il n’y en a un seul... fit Bélœil.

Brien lui fit un signe.

– Je vais tout expliquer. Tout d’abord, il y a eu l’enlèvement de monsieur Mathieu. Puis le meurtre de monsieur Mathieu ainsi que celui du gardien de nuit de l’édifice des comptables. Plus tard, il y a eu celui de D’Avignon. Puis tout à l’heure, le meurtrier est revenu à l’édifice des comptables.

Il y eut un silence.

Jusqu’ici, personne ne comprenait rien.

Brien regardait souvent sa montre.

Il surveillait pour le vingt minutes.

Il reprit :

– Tout cela a été fait par un seul homme.
Procédons par élimination !

Il se tourna vers Hélène et Arthur.

– Pour une raison ou pour une autre, un des domestiques aurait pu être le coupable. Mais ce seront les premiers éliminés, car, au premier meurtre, ils étaient tous les trois à jouer aux cartes dans la cuisine. Donc ce n'est pas un des domestiques.

Hélène et Arthur respirèrent plus à l'aise.

– Passons maintenant à monsieur Fauteux. Il avait un motif pour tuer son beau-père !

Le jeune homme fit un bond :

– Moi ?

– Mais oui, monsieur Fauteux est riche. Jeannine aurait hérité. Pour le premier meurtre et l'enlèvement de monsieur Mathieu, tous les deux avouent qu'ils étaient au théâtre. Cependant ils peuvent mentir.

– Parfaitement, approuva Bélœil.

Fauteux était mal à l'aise.

Brien poursuivit :

– Ce qui ne parle pas en sa faveur, c’est que monsieur Fauteux connaissait la combinaison du coffre-fort.

– Quoi... alors nous l’avons...

Bélœil sursauta :

Brien ne s’occupa pas de l’interruption de Bélœil.

– Tout à l’heure, il était à l’édifice des comptables. C’est lui qui m’a ouvert le coffre-fort. Mais... Ni monsieur Fauteux ni madame Fauteux ne sont coupables.

– Pourquoi ? s’écria Bélœil.

– Parce qu’ils sont arrivés en voiture environ quatre ou cinq minutes après le meurtre de D’Avignon !

– Bon Dieu, c’est vrai !

– Passons maintenant au groupe le plus suspect, Montfort et Paul Mathieu !

Bélœil se mit à rire :

– Ce sont eux, j’avais raison.

– Paul et Montfort avaient d'excellentes raisons de se débarrasser de monsieur Mathieu. Où se trouvait Paul lors de l'enlèvement de son père ? Personne ne le sait. Montfort non plus. Où se trouvait Paul lors du meurtre du butler. Personne ne le sait. De plus Paul est arrivé chez Montfort avec trente mille dollars en argent qui ont été soutirés du coffre-fort. Maintenant, lors de ma dernière visite à la maison des comptables, où se trouvait Montfort ?... En ta compagnie, Théo.

– Oui, mais Paul ?

– Paul, il dormait dans une chambre au club Montfort. Je viens moi-même d'aller le réveiller.

Bélœil était devenu pâle.

Il avait donc fait fausse route.

Brien se leva.

Il fit signe aux hommes de Bélœil.

– Les déductions sont maintenant simples. Il ne reste qu'un seul homme, le meurtrier, Léon Sylvain !

Vivement les hommes de Bélœil encadrèrent le meurtrier.

Sylvain s'écria :

– Moi, mais vous êtes fou ?

– Du tout, et je vais tout expliquer. Aujourd'hui, monsieur Mathieu a téléphoné à ma femme. Quelque chose ne marchait pas à la manufacture.

Il a demandé à me voir. Sylvain a eu vent de l'appel.

Il avait quelque chose à se reprocher. Probablement quelques gros détournements de fonds.

Il savait que j'irais au cours de la soirée et il avait peur que je découvre la vérité.

Il s'est donc arrangé pour m'attendre en compagnie de Mathieu.

Mais auparavant il avait pris ses précautions. Il avait drogué Paul. Puis il l'avait fait monter dans sa voiture, en passant par l'arrière de la maison. Cependant André D'Avignon les avait vus. Sylvain avait laissé Paul dans la voiture et, lui, était monté dans le bureau de Mathieu.

Lorsque je suis arrivé, il m'a assommé. Puis il

s'est battu avec Mathieu, l'a tué et ensuite est sorti par l'arrière, emmenant le corps.

Il le mit dans la voiture et se dirigea vers l'édifice des comptables. Là il dut commettre un second meurtre, en tuant le gardien de nuit. Puis il monta directement au coffre-fort. Il connaissait la combinaison. Il a donc ouvert l'énorme coffre.

Il a pris trente mille dollars en argent.

Puis il a déposé les deux cadavres dans la voûte.

Il est reparti en voiture, toujours avec Paul.

Il a arrêté sa voiture à quelques pas du club Montfort.

Là, il a mis le paquet d'argent sous le bras du jeune homme et l'a poussé dans l'escalier du club.

Puis il est revenu vivement ici, où je l'ai retrouvé.

Lorsque nous avons parlé de Paul, le butler est venu pour dire la vérité. Mais la cloche a sonné, c'est toi qui arrivais, Théo.

Le butler alla répondre.

Pendant ce temps, moi j'allais visiter la chambre de Paul.

Sylvain en profita pour empêcher D'Avignon de parler.

Il le tua. Mais maintenant, tout son jeu était mêlé. Il ne pourrait plus accuser Paul, car plusieurs personnes viendraient jurer qu'il était au club au moment du meurtre.

Il décida donc d'essayer d'accuser quelqu'un d'autre.

Lorsque Lionel Fauteux décida d'aller à la maison des comptables pour chercher trente mille dollars, l'argent de la rançon, il le suivit. Il l'assomma et s'enfuit.

Quand j'entrai, Fauteux, croyant avoir affaire à l'agresseur, me tira et je ripostai.

J'aurais pu soupçonner Fauteux. Il était dans l'édifice, il avait de bonnes raisons pour tuer son beau-père et il connaissait la combinaison du coffre.

Mais le meurtrier ne me joua pas parce que je

le connaissais déjà.

Sylvain se mit à rire :

– Ce que vous venez de raconter est une belle histoire, mais il faudrait la prouver.

Brien souriait, lui aussi :

– Savez-vous ce qui m’a fait vous soupçonner en premier lieu, la gazoline que vous aviez échappée sur votre habit. C’était impossible de tacher tout votre habit avec un lighter. Vous vous en seriez aperçu avant. Vous l’auriez retiré de votre poche. Si vous aviez une tache de gazoline, c’est parce que vous cherchiez à faire disparaître une tache de peinture. Les murs du bureau de Mathieu étaient frais peints. Vous vous êtes taché en vous battant avec Mathieu.

– Vous ne pourrez jamais me faire condamner avec cette preuve.

– Peut-être, mais j’en ai une autre. Je l’ai trouvée dans le coffre. Monsieur Sylvain, votre patron n’était pas mort lorsque vous l’avez mis dans le coffre. Et de nouveau il s’est livré à son passe-temps favori. Oh, quelques traits

seulement !

Brien montra une feuille à Bélœil.

On reconnaissait parfaitement Léon Sylvain.

Dans le bas de la feuille, en écriture carrée, c'était écrit : LE MEURTRIER !

Pendant que Bélœil regardait sa feuille, Sylvain sortit un revolver et poussa un cri :

– Soit, j'avoue, mais vous ne m'aurez pas vivant ! J'ai fait des détournements de fonds. J'aurais passé plusieurs années en prison. Alors j'ai pris les moyens nécessaires pour ne pas qu'on le découvre.

Il recula vers la porte.

– Au revoir, messieurs.

Personne ne pouvait faire un geste.

Sylvain sortit brusquement.

Brien se dirigea aussitôt vers une fenêtre.

Il cria de toute sa force :

– Arrêtez-le, c'est le meurtrier.

Une fusillade crépita.

Il y eut un cri.

– C’est fini !

– Qui a tiré ? demanda Bélœil.

– Les hommes de Montfort ; ils n’avaient pas confiance en moi. Ils me donnaient vingt minutes. Ils m’ont suivi, armés de mitraillettes.

Les autres étaient attroupés et regardaient la caricature.

La dernière caricature de monsieur Mathieu avait fait condamner un meurtrier.

Cet ouvrage est le 868^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.